

qui doivent permettre à l'homme de développer ses facultés physiques, intellectuelles et morales. Ce but ne pourra jamais être atteint par le mode d'enseignement mutuel ou mixte. Il est vrai que nous avons imité les Français dans leur système d'enseignement primaire ;

- mais, au lieu de profiter de leurs progrès et des améliorations qu'ils introduisent tous les jours dans leurs méthodes, nous sommes restés plus ou moins fidèles au mode mutuel qui est un résultat de la nécessité, un indice de pauvreté, et ne peut servir de base qu'à un enseignement superficiel. Ce mode séduit par les apparences ; il habitue les enfants à l'ordre, à la discipline, en employant une sorte de commandement militaire, mais il ne peut être réellement utile. L'élève moniteur ne peut suivre une marche ferme ; il ne peut approprier l'objet étudié à l'enfant qui étudie ; encore moins, peut-il intéresser l'enfant à ce qu'il lui enseigne et exciter son ardeur au travail ; en un mot, il est incapable d'instruire. « Le peuple, a dit avec raison M. Jules Simon, philosophe éminent et serviteur dévoué des intérêts de l'instruction, le peuple qui a les meilleures écoles est le premier peuple du monde ; s'il ne l'est pas aujourd'hui, il le sera demain ¹. » C'est là l'opinion commune de tous ceux qui, en Europe comme en Amérique, s'occupent d'instruction. Aussi, travaillons-nous constamment pour améliorer les écoles primaires. L'opinion publique réclame depuis dix ans des réformes à ce point de vue, et le Gouvernement grec, un peu tard il est vrai, est entré enfin dans la voie des améliorations ; on tente, depuis quelques mois, d'abandonner complètement le mode actuel d'organisation, et de constituer un

1. *L'École*, Paris, 1865, 4^e édition, in-8^o, p. 3.

